

Serge Bilé

Noirs dans les camps nazis



LE ROCHER POCHE

Noirs dans les camps nazis

Serge Bilé

**NOIRS
DANS LES
CAMPS NAZIS**

éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

16. Hans MACCO, *Rasseprobleme im Dritten Reich*, Berlin, Schmidt, 1934.
17. Edward SAÏD, *Les Victimes oubliées du nazisme*, The New West Indian, 16 mai 2002.
18. Adolf HITLER, *Mein Kampf*, *op. cit.*
19. Edward SAÏD, *Les Victimes oubliées du nazisme*, *op. cit.*
20. Clarence LUSANE, *Hitlers Black Victims*, Routledge, 2003, p. 98.

Chapitre IV

STÉRILISATION

Dès qu'il arrive au pouvoir en janvier 1933, Adolf Hitler s'empresse de construire des camps de concentration pour y jeter ses opposants. Le premier à ouvrir est celui de Dachau en mars au fin fond de la Bavière.

Pour l'architecture et le règlement intérieur, les nazis n'ont pas eu à chercher bien loin. Ils se sont inspirés de l'expérience namibienne : baraques en bois, barbelés, miradors, travaux forcés, humiliations, bastonnades.

Deux ans plus tard, c'est la promulgation en septembre 1935 des fameuses lois de Nuremberg. Des lois qui, contrairement à une idée répandue, ne visaient pas que les juifs mais concernaient aussi les Noirs. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir l'une de ces lois, comme celle, par exemple, sur l'héritage allemand, qui stipule, en son article 13 :

« La terre ne peut appartenir qu'à celui qui est de sang allemand ou apparenté. N'est pas de sang allemand celui qui a, parmi ses ancêtres, du côté paternel ou du côté maternel, une fraction de sang juif ou de sang noir²¹. »

Tous les autres textes conçus par Hitler et les juristes nazis sont exactement du même cru.

Quoi qu'il en soit, dès l'entrée en vigueur de ces lois de Nuremberg, tous les Afro-Allemands sont privés de la citoyenneté allemande et leurs passeports confisqués. Il leur est désormais interdit de travailler, de faire leur service militaire et de fréquenter les bains publics.

Les mariages mixtes sont également bannis, et ceux célébrés antérieurement automatiquement annulés. Les enfants noirs sont, eux, exclus des écoles et du mouvement des « jeunesses hitlériennes ». Les étudiants afro-allemands ne sont pas mieux lotis.

« Aujourd'hui, les Noirs et les juifs sont victimes d'un terrorisme fasciste, lit-on en 1933 dans le bimestriel *The Negro Worker* destiné à la communauté africaine de Hambourg. Les étudiants ne sont pas seulement exclus des universités par les fascistes, ils sont aussi roués de coups lorsqu'ils insistent pour participer aux cours. »

On peut lire également dans ce même journal :

« Il y a quelques semaines, l'infâme capitaine Goering a fait arrêter George Padmore, le secrétaire général du Syndicat des travailleurs noirs de Hambourg. Les nazis ont ensuite saccagé les locaux du syndicat et détruit tout le matériel de travail²². »

George Padmore, qui est originaire de Trinidad, une île anglaise des Caraïbes, aura finalement, si l'on peut dire, de la chance. Il ne passera que deux semaines en prison avant d'être expulsé vers l'Angleterre.

D'autres activistes sont également pourchassés. C'est le cas des membres de la section allemande de la « ligue pour la défense de la race noire » contraints de s'exiler en France, à Paris, où se réfugie aussi le grand trompettiste noir américain James Arthur Briggs qui fuit Berlin. Il sera malheureusement rattrapé en 1940 par le nazisme, arrêté, et envoyé le 17 octobre de la même année au camp de Saint-Denis. Briggs survivra à sa captivité et reprendra ses tournées jusqu'à son dernier souffle en 1997.

« En mars dernier, le patron du restaurant, où je me produisais avec mon orchestre, à Berlin, m'a dit qu'il ne pouvait plus nous garder parce que nous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

non loin de là, à quelque six cents tirailleurs du 44^e régiment d'infanterie coloniale. Ces derniers, après avoir résisté pied à pied à l'avancée allemande, finirent par manquer de munitions. Ils seront massacrés jusqu'au dernier au mépris des conventions internationales.

Pas de quartier et pas de prisonniers non plus, envers les soldats africains du 25^e RTS, qui se sacrifient pour défendre la ville de Lyon. Ulcérés par leur bravoure, les Allemands fusillent les survivants (environ deux cents hommes), les écrasent avec leurs chars et exposent leurs dépouilles sur la place publique.

Un témoin français de cette boucherie, l'adjudant Marcel Requier, raconte l'horreur :

« À huit cents mètres environ, sur la route des Chères, la colonne fut arrêtée et les tirailleurs conduits dans un pré en bordure de la route. À ce moment, un Allemand leur a fait signe de fuir dans la campagne. À peine quelques hommes avaient-ils commencé à se déplacer que les mitrailleuses des chars restés sur la route crépitaient et abattaient sans pitié nos malheureux tirailleurs.

De même, quelques Allemands tirèrent à coups de fusils sur les fuyards. Enfin les chars tirèrent à coups de canons sur la masse des corps étendus. Un char a ensuite quitté la route pour poursuivre quelques hommes qui avaient réussi à échapper aux balles³⁷. »

Estimant que les Noirs ne sont pas des êtres humains, les Allemands refusent que les corps soient enterrés. Une interdiction que bravera un ancien combattant français de la Première Guerre mondiale, Jean Marchiani. Il réunit ses économies, rassemble les corps et construit un cimetière pour ses frères d'armes africains. Une nécropole connue aujourd'hui sous le nom de « Tata de Chasselay ».

En ce même mois de juin 1940, à plusieurs kilomètres de là, l'aviation allemande bombarde un petit village près de Chartres. Il y a beaucoup de morts.

Deux officiers allemands vont plus tard trouver le préfet, qui n'est autre que Jean Moulin, et lui ordonnent de signer un document attestant que ce sont en fait les tirailleurs sénégalais qui ont massacré les habitants du village, tuant les enfants et mutilant les femmes après les avoir violées.

Jean Moulin, naturellement, refuse. Il sera, pour cela, torturé et jeté dans un cachot où il passera la nuit avec un prisonnier noir, pieds nus et en manche de chemise, dont on ne saura jamais le sort.

« Comme nous connaissons maintenant votre amour pour les Nègres, lui lancera ironiquement le SS, nous avons pensé vous faire plaisir en vous permettant de coucher avec l'un d'entre eux³⁸. »

Plus que ces *Neger* qui leur tiennent tête au front, les nazis détestent par-dessus tout les Noirs qui font partie de la Résistance. Ils le montrent à l'un d'entre eux, le capitaine Gérard Pierre-Rose.

Ce Martiniquais, connu sous le pseudonyme de Manfred, puis de Prince, est à la tête, dans les Alpes de Haute-Provence, d'un groupe de résistants, qu'il a baptisé « Fort-de-France », du nom de sa ville natale. Il organise avec succès des embuscades contre les convois allemands. Mais, le 18 juillet 1944, trahi par un de ses compagnons, Gérard Pierre-Rose est arrêté.

Aux soldats qui le brutalisent, il répond : « Messieurs les Allemands, apprenez qu'un officier de l'armée noire ne parle jamais ! » Il est immédiatement abattu³⁹.

Décimés par milliers dès le début de la guerre, les tirailleurs sénégalais ne sont pas au bout de leur souffrance. Ceux qui ont survécu aux massacres sont envoyés dans les stalags. On dénombre, rien qu'en France, près de 44 000 prisonniers noirs en 1942.

Parmi eux, se trouve un jeune professeur de lycée, totalement inconnu à l'époque, qui deviendra après-guerre un grand chef d'État : Léopold Sedar Senghor.

Senghor enseignait avant-guerre à Saint-Maur-des-Fossés. Mobilisé dès les premiers bruits de bottes, il est affecté au 3^e régiment d'infanterie coloniale en février 1940. Il restera moins d'un semestre au front avant d'être capturé, en juin, à la Charité-sur-Loire.

« Dès que notre unité a été capturée, les Allemands ont fait sortir tous les Noirs du rang et les ont alignés, raconte un compagnon d'armes français. Senghor a tout de suite compris que les Allemands voulaient les fusiller sur-le-champ. Mais au moment où le peloton s'apprêtait à tirer, nous avons tous crié "Vive la France et vive l'Afrique noire !" »

Les Allemands ont été surpris et ont déposé leurs armes. Finalement, un officier a réussi à les convaincre de ne pas les exécuter en leur expliquant que ce serait une tache sur leur honneur⁴⁰. »

Senghor l'a échappé belle. Il échoue néanmoins au Frontstalag 230, à Poitiers, camp de prisonniers où il se retrouve avec les deux fils du gouverneur Félix Éboué.

Le soldat Léopold sera par la suite transféré à Romilly-sur-Seine, puis à Troyes, d'où il repartira à nouveau pour le camp d'Amiens.

C'est en captivité qu'il composera un de ses plus célèbres poèmes inspiré de l'appel du général de Gaulle, poème où l'on ressent entre les lignes les dures conditions de captivité des soldats noirs :

Au Guelowar !

*Et nous voilà pris dans les rets,
Livrés à la barbarie des civilisés
Exterminés comme des phacochères.*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nazis et les forces alliées. Une libération qu'elle doit au chef de la police de Copenhague, un passionné de jazz qui admire son talent⁴⁷.

Squelettique et méconnaissable, Valaïda rentre à New York.

« Je suis revenue de la mort, dira-t-elle en racontant les conditions de son arrestation et de sa détention. Les coups et les coups de fouet étaient monnaie courante. On n'avait rien à manger. Juste une petite pomme de terre trois fois par jour.

Quand ils m'ont arrêtée, ils m'ont tout pris, les sept mille dollars en voyageurs chèques que j'avais sur moi, toute ma garde-robe, mes bijoux et la trompette en or que m'avait offerte la reine Wilhelmine⁴⁸. »

Très affectée psychologiquement, Valaïda se replonge corps et âme dans la musique. Elle remonte la pente et renoue triomphalement avec la scène.

Une scène qu'elle quitte définitivement, le 30 mai 1956, emportée par une hémorragie cérébrale.

47. Clarence LUSANE, *Hitler's Black Victims*, op. cit., p. 170.

48. *Idem*.

Chapitre XI

TERRE MUETTE ET STÉRILE

Pour tous ceux qui l'ont subie, la Seconde Guerre mondiale n'a été qu'une longue succession de violences et d'horreur absolue. Avec l'holocauste, les Européens découvrent pour la première fois, dans leur chair et sur leurs terres, toute l'étendue des souffrances qu'ils ont eux-mêmes infligées par le passé à d'autres, à commencer par les Noirs.

Des Noirs pour qui le nazisme a pris, bien avant Hitler, les traits des négriers français, anglais, hollandais, portugais, allemands ou encore espagnols. Des Noirs qui ont, les premiers, enduré les affres de la déportation : entre vingt et trente millions d'hommes, de femmes et d'enfants africains envoyés, enchaînés, à fond de cale, vers le Nouveau Monde. Plus de dix millions de morts.

Un génocide qui n'a jamais été ni jugé ni réparé.

D'ailleurs, lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, l'esclavage est aboli depuis seulement une soixantaine d'années aux États-Unis. Mais la ségrégation bat encore son plein. La communauté noire américaine se cherche un leader. Martin Luther King, encore en culotte courte, rêve de devenir médecin ou avocat. Malcolm X se livre, lui, entre drogue, prostitution et paris clandestins, à toutes sortes de trafics qui le conduiront bientôt en prison.

Pendant ce temps, une Américaine est à Paris, où elle participe activement à la Résistance. Il s'agit de... Joséphine Baker. Recrutée par le deuxième bureau, la meneuse de revue

glane, au fil des soirées où elle est invitée, des informations précieuses auprès des officiels allemands sur l'emplacement de leurs troupes. Un engagement que saluera le général de Gaulle, qui lui remettra, en 1943, à Alger, pour la remercier, une petite croix de Lorraine.

En Afrique noire, l'esclavage a fait place à la colonisation, avec son cortège d'humiliations et de travaux forcés. Seuls deux pays sont à l'époque indépendants : le Libéria, qui sert de base militaire à l'armée américaine contre les puissances de l'Axe, et l'Éthiopie de Haïlé Sélassié, qui réussit en 1941 à chasser les troupes mussoliniennes de son territoire.

En Afrique du Sud, c'est le grand paradoxe. Le gouvernement, tout en épousant les thèses racistes d'Adolf Hitler, prend le parti des Alliés contre l'Allemagne.

Un ralliement qui a toutefois ses limites. Après la défaite nazie en Afrique du Nord, des prisonniers allemands sont acheminés au Cap et exhibés dans les rues. Une scène vécue comme une provocation par les nationalistes sud-africains, furieux qu'on puisse humilier de la sorte des Blancs devant des Noirs. Ils protestent avec tellement de véhémence que le gouvernement est contraint d'expédier ces soldats en Australie⁴⁹.

En septembre 1941, Nelson Mandela est, lui, expulsé de l'université pour avoir organisé une grève étudiante. Il quitte sa province et s'installe à Johannesburg où il fait la connaissance de Walter Sisulu, qui l'initiera à la politique et dira de lui des années plus tard : « Dès que je l'ai vu, j'ai su que c'était l'homme que je cherchais pour diriger le peuple africain. »

Beaucoup plus loin au nord, à Fort-Lamy, Félix Éboué, le premier gouverneur noir de l'histoire de France, proclame le 26 août 1940 le ralliement du Tchad au général de Gaulle. C'est le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prend alors sa carte à la section locale de la SFIO et se retrouve deux ans plus tard sur la liste du maire sortant pour les élections municipales. La liste sera battue.

Nouvelles élections municipales en mai 1929. Cette fois, la liste sur laquelle figure Raphaël Élizé l'emporte haut la main. Et comme un bonheur ne vient jamais seul, le vétérinaire martiniquais est, à sa grande surprise, élu maire par le conseil municipal, le dimanche suivant, à la majorité absolue.

Raphaël Élizé va dès lors mener, durant ce mandat et le suivant, une politique sociale, sportive et culturelle ambitieuse, modernisant sa petite ville mais aussi militant pour de grandes causes.

Il propose ainsi en juin 1931 à son conseil municipal de marquer son soutien aux républicains espagnols. Surprise et grognements dans la salle : « Les affaires qui se passent en Espagne ne nous regardent pas⁵⁷ ! »

À quoi Élizé répond :

« Il n'est pas question de nous immiscer dans les affaires de l'Espagne. Nous nous contentons de lui adresser simplement le témoignage de notre sympathie. Nous nous adressons pour cela à tous ceux qui se réclament du titre de républicains, et ici nous le sommes tous, du moins sur les affiches électorales.

Nous ne pouvons nous compromettre en votant ce vœu. Nous sommes nous-mêmes issus d'une révolution et nous jouissons à ce titre d'un régime de liberté que nous souhaitons voir s'étendre aux peuples qui nous entourent. Je ne veux pas vous convaincre car on ne convainc personne. On se convainc soi-même. »

Discours prémonitoire. Huit ans plus tard, c'est à nouveau la guerre et, avec elle, la liberté des peuples du monde entier qui est menacée. Élizé, mobilisé le 3 septembre 1939, est affecté comme capitaine vétérinaire à Hirson dans l'Aisne.

Mais il a très vite le mal de Sablé et encore plus lorsqu'il

apprend, en juin 1940, que sa ville a été bombardée par les Allemands. N'écouter que son courage, Élizé, qui se trouve pourtant avec son régiment en zone libre, décide de rentrer et réussit à se faire démobiliser. Mais, de retour chez lui, il se heurte aux nazis qui refusent de lui rendre son fauteuil de maire.

Un refus que la Feldkommandantur 755 du Mans justifie dans une lettre au préfet :

« L'ancien maire de Sablé, qui serait un officier français et mulâtre, et qui a été remplacé par un maire installé par M. le préfet, serait revenu et essaie de prétendre à la reprise des fonctions de maire ou s'occuper d'affaires à la mairie.

Il est incompréhensible pour le ressentiment allemand et pour le sens du droit allemand qu'un homme de couleur puisse revêtir la charge de maire. De même, il est insupportable à l'administration militaire et à l'armée allemande de reconnaître comme maire en territoire occupé un homme de couleur, ni de discuter avec lui.

Il n'existe donc aucune raison pour le préfet de réintégrer cet ancien maire dans ses fonctions⁵⁸. »

D'abord considéré comme « maire empêché », Raphaël Élizé est destitué en août 1941. Il reprend son travail de vétérinaire et sera réquisitionné par les... Allemands pour soigner les chevaux de la Kommandantur. Une situation qu'il met à profit pour collecter nombre d'informations utiles à la Résistance. Il appartient au réseau « Buckmaster », circuit « Butler », groupe « Max », qui est chargé d'organiser des parachutages anglais.

En septembre 1943, Élizé est découvert et arrêté. Il passe quelques mois à la prison d'Angers puis dans un camp, près de Compiègne, avant d'être déporté le 19 janvier 1944.

Quelques jours après son arrivée à Buchenwald, le Martiniquais est affecté à l'usine d'armement. Il y trouvera la mort, un an plus tard, le 9 février 1945, fauché par les... bombardements alliés.

« Sa culture était d'un bon soutien dans des circonstances où les hommes brisés par la misère avaient tendance à ne vivre que pour manger, écrira à sa famille, après-guerre, son meilleur ami au camp, Lucien Cleret. Je puis vous assurer qu'en aucun cas il ne perdit sa dignité et qu'il œuvra pour les causes justes. Sa santé était bonne, très bonne même, et sans ce bombardement fait à tort et à travers et combien inutile à deux mois de la fin, il vous serait revenu comme il vous avait laissés.

Chaque jour, entre onze heures et douze heures, des centaines d'avions survolaient notre camp pour aller bombarder diverses villes des environs. Nous nous en faisons une joie, et je me rappelle une expression bouillonnante et rageuse de Raphaël : "Bon Dieu, qu'ils nous tuent tous, et que la terre soit débarrassée de ces sauvages⁵⁹ !" »

Raphaël Élizé ne sera pas oublié. Le 16 octobre 1945, le conseil municipal de Sablé décide à l'unanimité de donner son nom à la place de la mairie.

Un an plus tôt, en juillet 1944, alors que la guerre n'est pas encore terminée, le général de Gaulle, de passage dans la petite ville sarthoise, tiendra lui-même à rendre hommage à ce grand résistant.

57. *Passé simple, Raphaël Élizé, premier maire de couleur de la France métropolitaine*, 1994, p. 66.

58. *Ibid.*, p. 92.

59. *Idem.*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Chapitre XX

UN CONGOLAIS À DACHAU

C'est le dévouement et la générosité qui caractérisent également un autre déporté d'origine africaine, plus précisément congolaise, John Vosté, qui sera envoyé, lui, à Dachau.

John Vosté vivait à Malines, dans la banlieue de Bruxelles, quand la Seconde Guerre mondiale a éclaté. Lorsque la Belgique est envahie par Hitler, en mai 1940, il s'engage immédiatement dans la Résistance au sein du MNR, le Mouvement national royaliste.

Le MNR était en fait une branche parmi d'autres de la Résistance en Belgique qui se composait, côté flamand et côté wallon, d'une trentaine de groupements aux effectifs et aux objectifs différents mais coordonnés.

Au sein du MNR, John Vosté était un résistant particulièrement actif. Il a participé à de nombreuses missions de sabotage, notamment de lignes de chemin de fer essentielles pour l'acheminement du matériel ennemi. De véritables actions de harcèlement qui nécessitent lors de chaque opération une grande mobilité et une grande rapidité de mouvement.

John Vosté aurait été fier de voir avec quelle maestria son groupement prit une part décisive dans la débâcle allemande en s'emparant du port stratégique d'Anvers en septembre 1944. Un port que l'occupant voulait garder coûte que coûte ou, pire, rendre inutilisable. Il sera finalement pris intact et remis aux Alliés grâce à l'action et à l'efficacité du MNR, appuyé par d'autres mouvements de Résistance.

Si John Vosté n'a pas participé à cette victoire éclatante et importante pour la libération de la Belgique, c'est parce qu'il avait été depuis longtemps arrêté. Pour lui, la guerre s'achève en 1942, lorsqu'au cours d'une mission il est repéré et capturé par les Allemands. C'est pour lui le début d'un insoutenable calvaire, qui l'emmènera de geôle en geôle, de la Belgique en Allemagne, de l'Allemagne en Autriche.

On retrouve d'abord sa trace à la prison de Bochum. Comme il parle l'allemand, ses geôliers l'emploient comme traducteur lors des interrogatoires des prisonniers belges, wallons comme flamands.

John Vosté est ensuite transféré au camp d'Esterwegen, une annexe de Neuengamme, près de Hambourg, où il restera quelques semaines. De là, il sera envoyé à la prison autrichienne de Gratz, puis à Hartheim, un des quarante-neuf kommandos du terrible camp de Mauthausen. Ce sera sa dernière escale avant sa destination finale, le camp de concentration de Dachau.

Dès son arrivée, John Vosté a la surprise de retrouver une forte colonie belge, et surtout un de ses amis d'enfance, habitant Malines comme lui, Jean Volckaerts.

John Vosté sera d'un grand secours pour son ami et pour nombre de ses compatriotes. Il avait, si l'on peut dire, la chance de travailler dans un kommando et de pouvoir circuler à l'intérieur du camp. Du coup, chaque fois qu'il le pouvait, il rapportait un peu de pain qu'il distribuait autour de lui. Il faisait par ailleurs profiter ses compagnons de la moindre information qu'il réussissait à glaner dans les allées du camp.

C'est ainsi qu'il évitera à son ami Jean Volckaerts la mort dans la chambre à gaz. Un épisode que l'intéressé raconte avec des sanglots dans la voix.

« Il y avait plusieurs personnes qui devaient partir pour être gazées. Moi je

ne le savais pas. Mais Johnny, lui, le savait. Comme j'étais handicapé et incapable de travailler, il savait qu'on allait m'emmener en priorité.

Quand les Allemands sont arrivés, Johnny m'a fait discrètement signe et m'a demandé de sortir. Moi, je ne comprenais pas ce qu'il voulait me dire mais, vu qu'il insistait, je suis quand même sorti. Et là j'ai vu qu'on regroupait des prisonniers.

Finalement, quelqu'un d'autre a été emmené à ma place pour être gazé. Et moi j'étais sauvé. Sauvé grâce à Johnny ! Autant dire que, même s'il est mort aujourd'hui, je lui serai éternellement reconnaissant. Il m'a sauvé la vie. Oui ! Il m'a sauvé la vie.

Il a aussi aidé beaucoup de Belges. Il y avait beaucoup de malades parmi nous qui mouraient de faim et d'épuisement dans ce qui servait d'hôpital au camp. Le Revier ! John leur apportait un morceau de croûte. C'était un ami pour nous tous, un garçon très gentil, avec un bon caractère. En plus, il était très ému et surtout il connaissait la fraternité⁶⁸. »

Le 28 avril 1945, Dachau est libéré. John Vosté et Jean Volckaerts retournent dans leur petite ville de Malines en Belgique, heureux d'avoir échappé ensemble à une fin horrible.

Les deux hommes, inséparables avant guerre, ne se quitteront plus jusqu'à la mort de « Johnny », le 6 septembre 1993.

68. Entretien avec l'auteur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

80. Interview au *New York Times*, 1989.
81. Asa GORDON, *William A. Scott, III and the Holocaust. The Encounter of african american liberators and jewish survivors at Buchenwald*, Atlanta Daily World 26, 28, 30 et 31 mars 1995.
82. William A. SCOTT, III, *World war II veteran remembers the horror of the holocaust* (D 805 A2 W66, 1990, United States Holocaust Memorial Museum.)
83. Yvan MATAGON, « Des Camps trois étoiles pour prisonniers nazis », *Historia*, 1^{er} octobre 2003.
84. Benoît HOPQUIN, « La Guerre en noir et blanc », *Le Monde*, 4 juin 2004.
85. *Ibid.*
86. *Ibid.*

Table

Chapitre I : Konzentrationslager

Chapitre II : Race inférieure

Chapitre III : La honte noire

Chapitre IV : Stérilisation

Chapitre V : De Dar es-Salaam à Sachsenhausen

Chapitre VI : Cauchemar

Chapitre VII : Au Guelowar

Chapitre VIII : Exécutions

Chapitre IX : Nassy

Chapitre X : Piège danois

Chapitre XI : Terre muette et stérile

Chapitre XII : Neg Doubout

Chapitre XIII : Tous esclaves

Chapitre XIV : Buchenwald

Chapitre XV : Un Martiniquais dans l'enfer

Chapitre XVI : L'Ivoirien de Neuengamme

Chapitre XVII : L'autre Gorée

Chapitre XVIII : Le révolutionnaire du Surinam

Chapitre XIX : Racisme

Chapitre XX : Un Congolais à Dachau

Chapitre XXI : Le Norvégien noir

Chapitre XXII : Blanchette

Chapitre XXIII : L'Équato-Guinéen de Mauthausen

Chapitre XXIV : Kapo noir à Auschwitz

Chapitre XXV : Libérateurs noirs

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2016
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2016

Imprimé en France